

AUTOBIOGRAPHIE

Toute ta personne !

Frédéric Braun

Avec « Le sens du calme », Yannick Haenel livre un vibrant autoportrait autour du Saint Julien l'Hospitalier de Flaubert.

En lisant le dernier livre de Yannick Haenel, on peut être amené à penser que ce qui nous est donné à voir ressemble bien trop souvent aux débris fumants qu'un esprit un peu monstrueux aurait extrait de lui-même. Or, pour employer cette expression stupide : pas de fumée sans feu. En somme, l'auteur ne demande pas moins que de suivre son exemple : « Un dieu est un corps qui maintient en lui un point de faveur. A tout moment, il habite ce point. Ainsi a-t-il la force de donner un nom à tous les instants qui le traversent. On est un dieu quand on nomme son propre temps. » On est loin du classique conte initiatique, d'une narration didactique qui se retourne sur la passé pour se le représenter. « Je suis à la recherche de ces instants qui, précisément, ne se racontent pas, où le temps se met à glisser hors de lui-même - où l'on passe par le trou. » Le récit est minimal ; il n'est là que pour tenir compte du temps ordinaire - celui de la métaphysique, qui va de la naissance à la mort mais où parfois s'ouvre une brèche qui donne sur un autre temps qui est le vide dans lequel naissent les phrases.

Ainsi la découverte d'un crucifix dans une poubelle, à dix ans, la phrase « J'ai trouvé Jésus dans une

poubelle » prononcée à haute voix - « pour que le geste existe » - procure-t-elle à l'auteur pour la première fois « la sensation d'exister sans recours ». Mais cette découverte de la solitude coïncide avec une autre découverte, celle du Mal. On enjoint l'enfant de rapporter l'objet trouvé - le retour à la poubelle s'apparente à un chemin de croix. Là, il assiste à l'arrivée des éboueurs qui brisent la croix qui disparaît à jamais : « J'avance avec un plaisir ambigu, comme si je portais en moi la mort de Dieu. » Enfin, la projection en classe, la même année de « Nuit et Brouillard » d'Alain Resnais, raconté par l'auteur, et le mot « savon », renvoient à l'effet dévastateur que peuvent avoir sur nous les documents témoignant de l'extermination des Juifs d'Europe - et dont la ruine de la parole, la copie-commentaire blanche que le narrateur rend à l'enseignante, est peut-être une des illustrations les plus troublantes. En tous cas, d'avantage que les méthodes sinon grotesques du moins douteuses du système éducatif républicain. « Je viens de retrouver mon premier souvenir : il porte sur la criminalité humaine », écrit Haenel. Depuis, une question obsède le narrateur : « Est-il possible de ne pas mourir ? »

On imagine pourquoi l'auteur s'est intéressé au destin de Jan Karski, auquel il a consacré son précédent roman. De qui sinon du messager polonais, qui se considérait lui-même comme catholique juif, pourrait-on

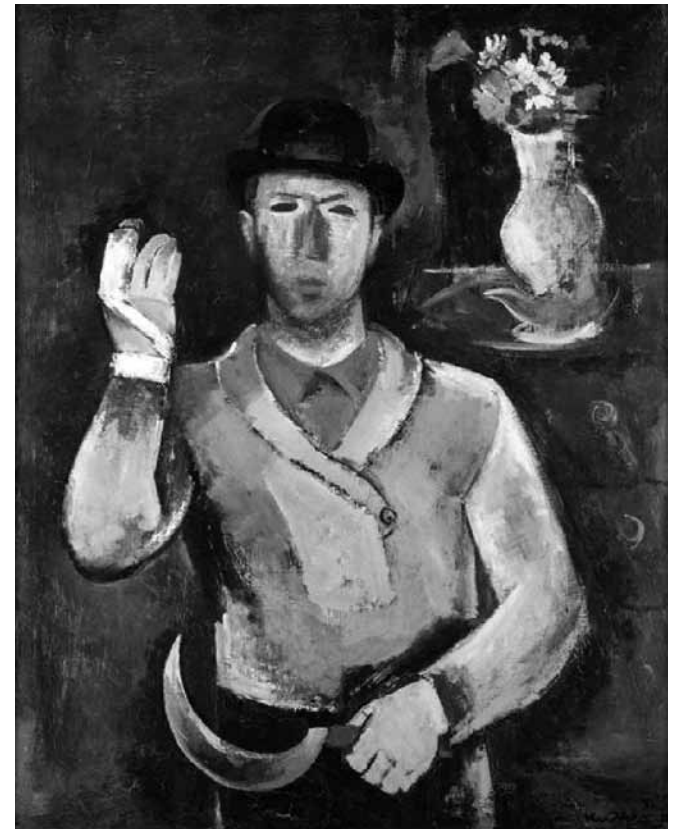
dire qu'il a porté la mort de dieu en lui ? Qui d'autre sinon Karski aurait pu attirer l'attention d'Haenel, compte tenu de la « hantise du secours » qui anime ce dernier depuis la vision de « Nuit et Brouillard » ?

« Est-il possible de ne pas mourir ? »

L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de m'éveiller : la phrase de Joyce figure en exergue à un roman de Yannick Haenel. Là où W.G. Sebald décrit les séquelles laissées dans la vie de ceux qui ont survécu au désastre, Haenel s'interroge sur ce qu'implique un tel savoir sur l'inhumain et pose la question du salut. Dans son livre sur Jan Karski, il essayait (ce qui lui a été beaucoup reproché), par les moyens de la fiction, de faire parler l'énigmatique silence de celui-ci, après 1945. Le sens du calme peut être compris comme une réponse aux attaques subies dans le passé. Mais c'est aussi, à cause du Saint Julien l'Hospitalier de Flaubert, autour duquel les autres motifs tournent en écho, et à travers qui l'auteur dresse son autoportrait, un livre qui lie la question du salut au sacrifice et par là-même à la souffrance. Certains de ses lecteurs, explique l'auteur « se demandaient d'où venait la voix de Jan Karski en moi. Autrement dit, ils voulaient savoir qui j'étais. Si j'écris ce livre, c'est pour tenter de leur répondre. »

Le jeune Julien préfère s'aventurer loin du château parental au milieu de la forêt pour s'adonner à la chasse, tuer des animaux lui procure une étrange jouissance. Son destin le poussera même à tuer ses parents, ce qui l'amènera à choisir une vie solitaire. Or, quel rapport entre ce récit foncièrement pervers sur l'infamie humaine, comme le qualifiait Sebald dans Campo Santo et le salut d'autre part ? « La radicalité du saint lui vient de la violence qui l'a mis au ban des hommes » explique l'auteur. On ne sait ce qui est arrivé à Julien. En revanche, si votre premier souvenir porte sur la « criminalité humaine », il y a de fortes chances que vous ne sortez jamais du cauchemar. Le monde actuel tend au crime, parce qu'il en provient, écrit François Meyronnis avec qui Haenel anime la revue « Ligne de risque ». A moins de capter tous les liens, impossible de se défaire de ce qui vous enferme. Mais à la fin, cette cruauté, « l'absence de pitié » sera la même pour vous que pour les autres. « Toute ta personne ! » ordonne le lépreux à la fin à Julien, qui doit le réchauffer dans l'étreinte et Julien obéit.

Yannick Haenel - Le sens du calme. Traits et portraits. Mercure de France, 225 pages.



JOSEPH KUTTER